

Romain Favre, enseignant de soutien pour élèves allophones

MOTS-CLÉS: LANGUE • CULTURE • APPRENTISSAGES • FRANÇAIS INTENSIF

Nous avons suivi Romain Favre, enseignant de soutien, à l'école des Collines à Sion pendant un cours, donné de 10 h à 11 h 30 et auquel participaient quatre élèves du groupe «avancé» (Mouna et son petit frère Ali sont arrivés de Palestine il y a près de deux ans, tandis que Sivan et Natalia, qui viennent respectivement de Syrie et d'Espagne, ne sont là que depuis une année). Ali (5H) et Mouna (8H) parlent arabe à la maison, Sivan (7H) kurde et arabe et Natalia (6H) espagnol.

A côté de ce moment d'immersion, nous avons rencontré une élève italienne qui est en 8H et qui avait aussi bénéficié des heures de soutien aux allophones (voir en page 19).



Mouna, Sivan, Ali et Natalia révisent les noms des doigts de la main. En haut de la photo, Romain Favre en médaillon

Du fait que la cour d'école est trop exigüe, les récréations s'étaient pour permettre successivement aux grands et aux petits de jouer en toute tranquillité, ce qui fait que tous les élèves n'arrivent pas au cours de soutien de français en même temps. Les premiers arrivés reprennent leur dossier d'occupation là où ils en étaient restés. Romain Favre commence le cours avec deux, puis trois, puis quatre élèves, en adaptant les activités à l'évolution de la constitution du groupe. Il commence par une petite piqûre de rappel du fonctionnement de l'impératif présent. Mouna explique la procédure pour conjuguer un verbe à l'impératif et donner un ordre: «On écrit le

verbe comme s'il était au présent et après on efface le pronom tu, nous et vous.» Et l'enseignant de signaler une subtilité: «Avec les verbes en "er", c'est sous-entendu "tu", mais il faut faire comme si c'était "je".» Révision avec les verbes se coiffer, se doucher... Et Sivan de rappeler le principe: «On enlève le "se" et on met le pronom après le verbe.» L'enseignant vérifie que tout soit bien compris, avec un exercice par écrit. Ensuite, il détaille la conjugaison des quatre verbes irréguliers à l'impératif présent. C'est un peu moins facile pour les élèves, aussi le maître de soutien illustre avec quelques petits trucs mnémotechniques, de façon à associer par exemple feuille et veuille

pour vouloir, chasse et sache pour savoir. Moment de répétition collective avec vérification cette fois à l'oral. Plusieurs minutes plus tard, Ali a rejoint Mouna, Natalia et Sivan. L'enseignant propose alors une activité pour les quatre degrés, Ali étant le plus jeune du groupe.

Place donc à de la lecture et de la compréhension, avec «Ratus et les monstres». Avant de lire le texte, les élèves font un exercice de vocabulaire. Lorsqu'il s'agit de distinguer «terrible», «effrayant», «épouvantable» d'«agréable», Romain Favre n'hésite pas à théâtraliser ou à dessiner ses exemples. Dans l'activité suivante, les élèves doivent relier les

phrases ayant le même sens et pour les aider l'enseignant a mis certaines informations au tableau. Plusieurs fois, il est interrompu par «Ça veut dire quoi affirmer, ça veut dire quoi grogner?, ça veut dire quoi étonné, c'est quoi des cornes?, etc.» Les questions fusent. Force est de constater que le lexique qui pose problème n'est pas forcément le plus difficile pour les primo-arrivants.

S'ensuit la lecture d'un court texte permettant de déterminer – à partir de dessins – le type de monstre que Victor a vu dans l'histoire relatée par Ratus. Ali, Mouna, Natalia et Sivan sont invités à surligner les mots qu'ils ne comprennent pas d'une part et les indices pour repérer le monstre décrit dans le texte d'autre part. Comme ils ne savent pas ce que signifie «Ecosse», l'enseignant leur fait observer la majuscule afin qu'ils découvrent par eux-mêmes que le

mot correspond à un pays. Ensuite il s'empare d'un atlas pour leur montrer où se situe l'Ecosse et leur dire quelques-unes de ses caractéristiques géographiques, culturelles, linguistiques, etc. Natalia avance un peu plus vite que ses camarades et commence donc les exercices suivants.

«L'enjeu du maître de soutien, c'est la différenciation.»

L'enseignant montre à Ali l'orthographe de «parce que», donne quelques explications diverses, tout en corrigeant ce que chacun a fait individuellement. Pour compléter des phrases avec le mot «agréable», Natalia cite l'exemple de «manger une paella». Après la liste des ingrédients de la recette, l'enseignant demande à Sivan de décrire un plat syrien et

à Mouna un plat palestinien. Suite à la parenthèse culinaire, place à la mise en commun des réponses aux différents exercices. Là encore l'enseignant en profite pour enrichir le lexique de ses élèves. «Bravo les jeunes, vous avez bien travaillé!», lance-t-il avant de s'installer avec eux à la table pour un moment d'apprentissage plus ludique.

La matinée se termine avec une partie de «Trivial Pursuit» revisité et simplifié. L'air de rien, les élèves continuent d'étoffer leur vocabulaire.

Pendant tout le cours, les quatre élèves étaient avides de connaissances. Natalia a un joli niveau de langue, malgré un accent encore présent. Sivan est très à l'aise à l'oral et difficile de savoir qu'il n'est pas francophone. Ali, le plus jeune, s'immerge avec facilité, tandis que sa grande sœur est plus réservée. ●



Romain Favre dans sa classe

INTERVIEW

Romain Favre est enseignant de soutien pour les élèves allophones à Sion et à Sierre.

Qui sont les élèves allophones qui fréquentent vos cours?

Je distinguerais deux genres d'élèves allophones, à savoir ceux qui ont été scolarisés au pays et ceux qui ne l'ont pas été. Toutefois, il ne faut pas gé-

néraliser pour autant, puisque j'ai eu des élèves issus de familles illettrées qui avaient néanmoins un bon bagage culturel. Si l'élève ne sait pas à quoi sert l'école, c'est tout de suite plus compliqué et, comme nous le répète régulièrement Stéphane Germanier, coordinateur scolaire pour les enfants migrants de la ville de Sion, il nous faut alors leur laisser trois mois pour s'acclimater. J'évite de faire trop d'activités ludiques à

leur arrivée pour ne pas fausser leur représentation de l'école. Il est par ailleurs évident que les élèves qui parlent une langue latine ont souvent une plus grande facilité pour apprendre le français, mais là encore il y a des exceptions. Le type d'aide à apporter varie a priori selon ces deux critères, mais pas seulement, car les réponses sont vraiment individuelles, en fonction de chaque enfant. Les progrès à l'école peuvent être aussi renforcés via des activités extra-scolaires. Le bain de langue par le biais du chant ou du sport complète bien ce que l'on peut faire en classe.

Comment travaillez-vous avec vos élèves?

Au début, l'objectif, c'est l'acquisition de l'oral, tant au niveau de la compréhension que de l'expression. Ensuite, l'autre priorité, c'est la lecture, parce que c'est vraiment l'élément essentiel afin que les élèves puissent participer aux activités de

la classe et acquérir du vocabulaire et des tournures de phrases propres à l'écrit. Une fois qu'ils sont autonomes à l'oral et en lecture, je considère qu'on fait du rattrapage scolaire, mais il faut aussi bien vérifier les devoirs, sachant que dans beaucoup de cultures les élèves terminent l'école au sortir de la classe.

Au terme des heures de soutien attribuées aux allophones, certains élèves ont-ils encore des difficultés?

Le délai légal, c'est deux ans, mais s'ils sont prêts avant, ils sont libérés des heures de soutien. Pour exemple, Giulia est arrivée à la rentrée 2014 en 7H et elle a bénéficié de la mesure jusqu'à la fin du pre-

mier semestre 2015-2016. Elle est actuellement proche du 5 en français, en étant évaluée comme les autres élèves de sa classe et en ayant encore une marge de progression. A contrario, certains élèves peinent encore après deux ans, cependant c'est relativement rare.

Comme dans la haute couture, vous devez réaliser du travail sur mesure...

C'est un peu cela. L'enjeu du maître de soutien, c'est la différenciation. La première chose qu'on essaie de faire, c'est de répartir les élèves dans des groupes de niveau plus ou moins équivalent, pour qu'ils soient stimulés sans être freinés. Et ensuite on

différencie les activités à l'intérieur du groupe.

Vous arrive-t-il d'être découragé?

Face à une telle hétérogénéité, il m'arrive quelquefois d'être frustré, ayant l'impression de ne pas avoir toujours la possibilité de répondre aux vrais besoins de chacun. Heureusement il y a aussi de très belles satisfactions: la majorité des élèves sont souriants, motivés, volontaires et peuvent, après les deux ans de soutien voire même avant pour certains, intégrer la classe à cent pour cent. Aussi je suis convaincu de cette formule d'intégration.

Propos recueillis par Nadia Revaz ●

Interview de Giulia

Giulia, en 8H à l'école des Collines, est arrivée à Sion à la rentrée 2014-2015 et a bénéficié du soutien aux élèves allophones jusqu'à la fin du premier semestre de cette année scolaire. Avant cela, elle avait effectué sa scolarité en Italie.

Comment se sont déroulés les premiers jours en classe?

Au début, je ne comprenais rien, mais rien du tout et je me sentais très seule. Comme en Italie l'anglais est la deuxième langue, j'essayais d'utiliser quelques mots pour me débrouiller comme je pouvais.

Qu'apprenais-tu pendant les heures de soutien?

Pendant les premiers mois, on s'exerçait à se présenter, on jouait avec des cartes pour mémoriser des mots. J'apprenais beaucoup de choses, mais le plus difficile c'était l'orthographe. Depuis la fin de l'année passée, ça va nettement mieux.

Ces cours étaient-ils utiles?

Oui, parce que pendant ces cours je faisais des exercices pas trop difficiles, mais pas trop faciles non plus.

Qu'est-ce qui était différent entre les cours en classe et les cours de soutien?

En classe, le prof parlait, parlait, mais je ne comprenais pas. Quand j'étais en cours de français, le prof trouvait des solutions pour m'expliquer.

L'intégration en classe s'est-elle bien passée?

Oui, mais j'étais partagée. Je voulais retourner là-bas et rester ici. Maintenant je me sens bien intégrée, car dès que j'ai une question, j'ai les mots pour la poser pendant le cours ou à la fin. Je manque encore de lexique pour bien comprendre les textes. Même si beaucoup de mots se ressemblent entre l'italien et le français, parfois ils ne veulent pas dire la même chose.

Qu'est-ce qui était mieux là-bas et qu'est-ce qui est mieux ici?

En Italie, en classe, on faisait beaucoup plus d'activités écrites, ce que j'aimais mieux. A Sion, à l'école, il y a moins de bruit, ce qui permet de mieux se concentrer, mais on rigole un peu moins, sauf avec ma meilleure amie.

Comment pourrait-on améliorer les cours de soutien?

Je ne sais pas, mais c'est très bien d'avoir ces cours en petits groupes et d'être déjà dans une classe.

Quels conseils donnerais-tu aux élèves qui arrivent ici depuis un pays étranger?

Je leur dirais de ne pas rester seuls à la maison après l'école, car ça n'aide pas. Heureusement que mon prof de l'année passée a entrepris des démarches pour que je m'inscrive à un cours de musique. Entre l'école, le violon et la natation, je n'ai plus le temps de m'ennuyer.

Propos recueillis par Nadia Revaz ●

